



HAL
open science

L'impensé du soin -Table ronde du 31 mars 2022. Semaine de la folie ordinaire

Pascale Molinier

► **To cite this version:**

Pascale Molinier. L'impensé du soin -Table ronde du 31 mars 2022. Semaine de la folie ordinaire. 2022. <hal-03628274>

HAL Id: hal-03628274

<https://hal.science/hal-03628274v1>

Submitted on 1 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'impensé du soin – Table ronde du 31 mars 2022. Semaine de la folie ordinaire¹

Sur une photo iconique de François Tosquelles, celui-ci est encore jeune, pieds nus, et tient à bout de bras un bateau-œuvre d'Auguste Forestier, un artiste d'art brut interné à Saint-Alban, le plus célèbre des créateurs d'art brut dans cette période où Dubuffet invente le terme et commence à collectionner les œuvres. La montée en gloire que suppose cette photo, et non l'intention de Tosquelles (j'y reviendrai), est ce qui pourrait s'énoncer comme *le pensé du soin*. Ce que l'on veut bien en voir. Un psychiatre génial, un patient génial aussi. C'est magnifique, mais c'est un mythe. En réalité, il y a tout un environnement autour. Le pensé du soin, au sens aussi où on pourrait aisément se dire que proposer des ateliers de création artistique, c'est le sommet de ce qu'on peut faire en matière « d'ergothérapie ». C'est ce qu'on se dit dans une vision naïve du soin. Mais cette vision est tenace.

Le week-end dernier, dans le cadre du festival de musique brute Sonic Protest 2022², se déroulait une table ronde organisée avec Jacques Lin, cet ouvrier qui ne voulait plus l'être et qui, après la rencontre avec Fernand Deligny en 1967, va vivre avec des enfants autistes à Monoblet, des enfants qui pour certains deviendront adultes tout en restant auprès de lui. Il a raconté cette expérience unique de « présence proche » dans un livre magnifique intitulé *Ma vie de radeau*.

Ce qu'il raconte, en synthèse, ce sont les conditions d'une vie frugale puisque ni lui, ni les autres protagonistes de cette « tentative » ne touchent de salaire, n'ont de subvention, certaines familles qui confient les enfants aident dans la mesure de leurs moyens. Donc ils font leur pain, ils vivent sous des tentes ou dans un site en ruine, Jacques Lin produit des objets en bois, ils font à manger, ils font la vaisselle, ils ont des chèvres et d'autres animaux, tout cela en pleine nature. Peut-être que l'impensé du soin, ici, c'est aussi cette précarité qui organise la création d'une vie quotidienne scandée par des gestes renouvelés, cuisiner, dresser la table, manger, débarrasser, faire la vaisselle, ranger la vaisselle.... Je n'entre pas dans le détail de ce que raconte Jacques Lin et je renvoie à son livre. La précarité est un composant de ce qui ne s'appelle pas soin mais « présence » (parce que soin est trop à connotation médicale et comportant l'idée de guérison – les autistes ne sont pas « malades ») et permet malgré tout un soin, « un apaisement » dit Jacques Lin. Cette précarité est souvent un impensé du soin. Trop installé, trop propre, trop normé, on le sait, ça ne marche pas. L'invention d'un milieu de vie est, comme la vie ordinaire, j'y reviendrais plus loin, à renouer tous les jours. Deligny pensait radicalement que les gens devaient y vivre et non *en vivre*.

¹ Remerciements à Nicolas Schwalbe et Kéren Alcantara qui ont organisé cette table ronde à l'université Sorbonne Paris Nord.

² <https://www.sonicprotest.com/#programmation>, consulté le 01/04/2022

Ce qui m'intéresse de poursuivre est sur le fil d'une question qui a été posée par quelqu'un du public dans le débat avec Jacques Lin. Avant d'introduire la question, il faut d'abord comprendre que celui-ci parle après que les conservateurs du Musée d'Art Moderne, Art Contemporain, Art Brut à Lille (le LaM), qui possèdent la collection d'Art Brut où figurent des œuvres de Forestier, ont présenté les liens entre psychothérapie institutionnelle et art brut, par la médiation des surréalistes et de Dubuffet. En d'autres termes, le topo de Jacques Lin intervient après une valorisation de l'œuvre de Forestier, en tant qu'il est interné à Saint-Alban dans les années 1930-40 ; donc après ce qui se présente comme une valorisation de la place de la création artistique dans le dispositif de la psychothérapie institutionnelle (en tout cas, c'est ce que cela laisse supposer). Et les conservateurs du musée disent par ailleurs que Tosquelles a eu de la chance de rencontrer Forestier et Forestier de rencontrer Tosquelles. Ce qui est impensé, du soin, à ce moment-là, ou du moins ce qui risque de l'être³, c'est le Collectif, le fait que cette rencontre se fait sur un terrain institutionnel où l'art des fous déjà intéresse les médecins (le grand-père de Lucien Bonnafé, la psychiatre Agnès Masson), où les psychiatres échangent avec des artistes « d'avant-garde » (Picasso entre autres possède une sculpture de Forestier). Mais aussi où s'est mise en place une manière collective de soigner, où chaque activité, chaque rencontre fait partie d'un ensemble (au sens d'une Gestalt, le tout est transformé par un changement d'une de ses parties, ce que Tosquelles appelle aussi mouvance). On ne peut donc penser Tosquelles et Forestier indépendamment de l'ensemble que forme Saint-Alban, passé et présent, territoire, patients et personnels, etc. Soigne-t-on un patient ou soigne-t-on un réseau de relations ? Le deuxième terme est affranchi de l'idée de guérison, on est plutôt dans l'idée d'une vie, d'un vivre sa vie avec d'autres.

Nous avons donc deux activités, une activité « artistique » hautement singularisée à Saint-Alban et une activité domestique à Monoblet (même si c'est dans une maison un peu spéciale, sans mur et sans toit) sur le radeau de Jacques Lin. Aussi il n'est pas étonnant que la question qui est posée depuis le public interroge en substance la prévalence de l'art sur le domestique, en disant qu'on s'ennuie pour la plupart à faire la vaisselle et heureusement qu'on nous propose autre chose. Autre chose, donc de l'art. Et cette personne demande assez naturellement, ce que font les enfants d'intéressant. Mais cela ne peut pas, dans l'esprit de cette personne, être la vaisselle. Il faut bien qu'ils fassent autre chose de plus noble.

Jacques Lin expliquera que Janmari, l'enfant autiste qui l'accompagne, et que l'on voit *dans Ce gamin-là*, le film de Renaud Victor tourné sur le site en 1975⁴, adore faire la vaisselle, il se précipite

³ Non du fait des conservateurs du LaM qui sont autrement plus subtiles dans leur approche, mais du fait du dispositif de la table ronde.

⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=i20VWKO9Sdk>

même pour la faire, certainement parce que, pense Jacques Lin, cela fait partie du processus de retour de la vaisselle à sa place. Faire la vaisselle participe d'un mouvement de retour à un certain équilibre.

Précisément, ce qui est recherché dans l'organisation d'une vie domestique champêtre, avec les chèvres, le feu de bois..., c'est l'apaisement et sans doute la possibilité d'un bonheur de vivre. Ce qui est important, à nouveau, c'est le *pour tous*. Monoblet est la tentative de créer « un espace où il existe une vie meilleure pour tous » (ainsi que le rappelle la jaquette de *La vie de radeau*).

C'est une autre question de savoir si l'art participe de la guérison. Par exemple Aimée, la patiente de Lacan, est très persécutée et elle fait de la littérature que Lacan admire et montre à ses amis, les surréalistes. Et puis quand elle va mieux, elle se met à faire de l'artisanat féminin, elle refuse alors d'écrire, elle fait des napperons, en grande quantité, elle les offre à qui en veut. Et Lacan est très déçu, il trouve les napperons « d'un goût peu assuré ».

Cependant, contrairement à ce que laisse supposer la photo avec le bateau de Forestier en gloire, ce n'est pas ce que penserait Tosquelles des napperons d'Aimée. Même s'il trouve le bateau beau, en tout cas digne d'être élevé à bout de bras, ce n'est peut-être pas seulement parce que l'objet est « artistique » qu'il le porte ainsi au-dessus de lui. Comment le sait-on ? Notamment, parce que Tosquelles avait une caméra et il a tourné avec son épouse un petit film sur Saint-Alban qui était en noir et blanc muet avec des cartons, et qui était adressé non pas aux élites artistiques parisiennes, mais aux malades et aux élus locaux de la Lozère. Dans ce film, il montre une profusion d'objets fait par les patients et les patientes, des abat-jours, des camions en bois, des poupées en tricots... et ce que je veux souligner : par cette profusion, il les montre avec le même enthousiasme. C'est très émouvant parce qu'on voit le regard que Tosquelles porte sur ces productions modestes, un regard encore une fois émerveillé et qui élève ces productions : regardez tout ce qu'ils et elles peuvent faire.

L'impensé du soin, à ce stade de la discussion, c'est la vie ordinaire. Oury l'a magnifiquement mise en forme dans son texte sur la vie quotidienne, le lit, la chaise... et le moindre geste, comme dit Deligny, cette attention aux détails. Chaque détail compte. Ceci est un des impensés majeurs du soin sur lequel l'approche de la psychothérapie institutionnelle met la lumière (mais aussi les études sur le *care*). Il ne faut pas se laisser éblouir par le spectaculaire.

Ces objets ne comptent pas tant par leur aspect formel plus ou moins réussi – Oury met explicitement en garde contre leur fétichisation en œuvre d'art –, que par *leur valeur d'échange*. D'ailleurs Forestier produit beaucoup car ses objets circulent dans des échanges économiques et/ou

affectifs avec toutes sortes de personnes, depuis les intellectuels parisiens jusqu'aux enfants des villageois. Tout comme les napperons d'Aimée sont offerts, en particulier aux infirmières, dans un retour vers les échanges ordinaires de la vie quotidienne. Le risque en se polarisant sur l'art brut, c'est de perdre de vue la valeur d'échange, c'est-à-dire à proprement parlé le soin. Ou plus largement de modifier le destin de ces objets, faits pour échanger, ou a contrario faits pour être gardé au plus près de soi, comme partie de soi.

L'objet d'art, avec son destin sur le marché de l'art et de la critique d'art, ainsi que son destin muséal, est arraché au soin. Ce qu'ont très bien compris les conservateurs du LaM d'ailleurs, qui organisent des ateliers dans des lieux de soin, notamment.



La vie ordinaire, certains pensent qu'elle est toujours là, sans que l'on n'ait rien à faire, mais en réalité l'ordinaire est une construction subtile. Et à refaire tous les jours. En général, ce travail domestique d'entretien du monde (de la maison, du jardin, c'est-à-dire le monde que nous habitons) est fait par des femmes, et comme tel invisible et dévalorisé. Mais je voudrai terminer sur un point : de même que la vie ordinaire ou les objets populaires sont dévalorisés et tenu pour négligeable, les mots des gens ordinaires ne sont souvent pas compris.

Revenons sur la rencontre Forestier Tosquelles, c'est une rencontre précisément, c'est-à-dire un évènement contingent. Toute relation de soin est marquée par cette contingence. Mais on peut aussi se croiser et qu'il n'y ait pas rencontre. C'est ce que dit Tosquelles dans le cours aux infirmiers quand il dit qu'il va apporter des connaissances médicales, psychiatriques... mais qu'elles ne serviront à rien sans l'amour des malades. C'est important de comprendre qu'il s'adresse à ce moment à des infirmiers (à une époque où l'amour des malades n'est pas si rependu). Mais ce qui est frappant, c'est qu'il utilise alors les mots qu'utilisent les soignants et surtout les soignantes quand elles parlent de ce qui les fait tenir au travail. Donc on peut se demander, l'amour, c'est un mot de Tosquelles ou bien c'est un mot qu'il a l'intelligence d'emprunter aux infirmières pour s'en faire comprendre ?

Ce sera mon dernier point : l'impensé du soin réside en grande partie dans le rejet de la parole de ceux et celles qui le font.

Dans mes travaux, je ne dis pas que les soignantes aiment les patients et je ne fais certainement pas de l'amour la base d'une éthique universelle. L'amour, ça va, ça vient. Ou même si on appelle ça la sympathie, cela ne change rien. Ce que je dis, dans mes travaux sur le *care*, c'est qu'elles disent qu'il faut aimer les patients, ou encore qu'elles tiennent grâce à l'amour des malades. Et ce qui peine à se faire entendre, dans ce que je dis, c'est précisément que ce n'est pas moi qui le dis. Je ne suis pas une théoricienne de l'amour. Est-ce qu'on peut écouter ce que les gens ont à dire du soin ? Et qu'ils le disent dans leurs mots ? Et non dans les mots des autres. Par exemple cette femme qui dit que bien soigner, c'est « soigner avec son cœur », que veut-elle dire ? Qui s'en soucie ? Quel est le respect que l'on accorde aux mots des autres ? A ce que les mots signifient pour eux, des mots qui comme les objets ont valeur d'échange, pour se faire comprendre. On retrouve l'écart entre une culture populaire et une culture élitiste, cet écart que Tosquelles et Oury ont toujours su franchir sans mépris de l'une, sans fascination pour l'autre.

Le mot « amour » est récusé par l'encadrement au nom de la bonne distance qui est « professionnelle ». Et l'amour n'est pas assez distant, donc pas « professionnel ». Comme j'ai pu l'écrire, refuser le mot « amour » (ou vouloir en faire la théorie, c'est la même chose), c'est refuser l'entrée dans une forme de vie où « amour » signifie un certain régime de vérité, d'accord dans le

langage, de valuation aussi. C'est donc refuser un monde, qui précisément est le monde du soin de proximité, ici je me décale sensiblement du terrain des maladies psychiques, vers l'aide à domicile ou le soin gériatrique, des domaines occupés en majorité par des femmes des classes populaires, souvent issues des migrations post-coloniales et qui ont leur propre théorie du soin, une théorie à laquelle on accède par leur langage.

Alors ce qui est éthique, on va éviter le mot d'universel avec tout ce qu'il charrie de difficultés, ce qui est éthique, c'est de ne pas se soustraire à la rencontre avec la pluralité des modes d'existence, c'est savoir entrer en commerce avec les autres, au sens élargi de commerce, ce qui implique de les voir comme des personnes qu'on aurait envie de rencontrer. Ensuite les gens vont *vivre avec* des mois, des années, se créent des attachements, c'est inévitable, parce qu'on est dans du soin au long cours, dans *le partage d'un milieu de vie*. Et cette continuité aussi, ce vivre ensemble dans la durée, fait partie de l'impensé du soin et des attachements qu'il implique nécessairement et que nous savons si mal décrire.

Bibliographie

LACAN J. (1975), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Essais Seuil.

LIN Jacques (1996). *La vie de radeau. Le réseau Deligny au quotidien*. Le mot et le reste, nouvelle édition 2019.

MOLINIER Pascale. *Le care monde*. Editions ENS Lyon, 2018.

OURY Jean. « Alors, la vie quotidienne ? » *Revue Institutions*. <http://www.revue-institutions.com/articles/19/Document5.pdf>

TOSQUELLES François. *Soigner les institutions*. Textes choisis et présentés par Joana Maso. L'arachnéen, 2021.

_ *Le cours aux infirmiers. 1943-1945. Psychologie, Psychiatrie, Soins à donner aux malades*. Editions d'Une, 2018.